

LES DÉCHARNÉS

UNE LUEUR AU CRÉPUSCULE

PAUL CLÉMENT

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Paul Clément, Post-Apo Éditions, 2015

Edition : novembre 2019

ISBN : 9782955782064

<http://www.copyrightdepot.com/cd77/00055453.htm>

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur, est illicite.

Post-Apo Éditions
59144 Wagnies-le-Grand
contact@paul-clement.com
www.paul-clement.com

Crédits photos couverture : Fotolia
Réalisation couverture : SWYD.fr

À toi, maman, pour ton soutien de toujours.

Sommaire

Chapitre 1 – Récolte sanglante
Chapitre 2 – Les pleurs de la penderie
Chapitre 3 – L'absurde défilé
Chapitre 4 – Le chant du métal
Chapitre 5 – Les flammes de la rancœur
Chapitre 6 – Au pied de mon arbre
Chapitre 7 – Klaxon funèbre
Chapitre 8 – Pissenlit Gris
Chapitre 9 – Le sourire du fusil
Chapitre 10 – L'insatiable déversement
Chapitre 11 – Descente aux Enfers
Chapitre 12 – Le sanglot de l'angelot
Chapitre 13 – L'esquive
Chapitre 14 – Réalité mathématique
Chapitre 15 – Oiseaux de malheur
Chapitre 16 – Le cercle de justice
Chapitre 17 – Les larmes de la délivrance
Chapitre 18 – Monstres nocturnes
Chapitre 19 – La fourche du malheur
Chapitre 20 – Une lueur au crépuscule
Épilogue
Remerciements
À propos de l'auteur
Me soutenir
Du même auteur

Chapitre 1 – Récolte sanglante

Ce jour-là, la chaleur était éreintante. Je profitais de l'ombre de l'arbre qui ornait la cour de ma maison pour siroter une bière bien fraîche. Sa douceur apaisait ma gorge rendue aride par la sécheresse de l'air. La sensation était des plus agréables. Pourtant, une chose me ravissait bien plus encore.

À une centaine de mètres environ, plusieurs dizaines d'automobilistes étaient bloqués dans un bouchon interminable alors que les rayons du soleil assaillaient ardemment les capots de leurs voitures. Voir tous ces crétins ainsi coincés m'amusait follement. Je n'allais cependant pas tarder à apprendre que le malheur des uns ne fait pas toujours le bonheur des autres.

Il y avait maintenant plusieurs années qu'ils avaient construit cette route en plein milieu de mes champs, partageant mes terres en deux portions de plusieurs hectares. Chaque jour, des centaines de personnes l'empruntaient. Tôt le matin pour se rendre à leur travail et tard le soir pour rentrer chez elles après une journée de boulot harassante. Et chaque jour, elles patientaient de longues minutes dans des files infinies d'automobiles.

Lorsque les bons et loyaux envoyés de la préfecture avaient arraché ma signature à force de chantage, ne me laissant d'autre choix que de remplir leur maudite paperasse, ils m'avaient convaincu que la route rendrait la circulation fluide et que je contribuerais ainsi au bonheur de la communauté. Les travaux n'avaient pas même commencé que je regrettais déjà de ne pas avoir mis ma bonne action dans la tronche de ces incapables.

Puis j'avais fini par me faire à la présence de cette bande de goudron qui défigurait mon domaine. Le trafic était continu et le calme de mes champs avait disparu depuis longtemps. Mais comment cela aurait-il pu me déranger ? Lorsque les premiers bouchons, et leur lot de coups de klaxon se formaient, je travaillais déjà depuis plus d'une heure, et quand le dernier venait à s'estomper, je trimais encore à la tâche.

Ce jour-là était différent. Ma cheville me faisait terriblement souffrir et j'avais décidé de m'accorder un repos bien mérité. Je m'étais donc installé au pied du chêne centenaire qui couvrait de ses branches le devant de mon habitation, venant presque chatouiller du bout de ses feuilles les volets des chambres de l'étage. J'appréciais la fraîcheur de son ombre que quelques petites trouées dans le feuillage venaient parsemer de taches de lumières.

Depuis que j'étais seul, j'avais pris l'habitude de m'installer ici, une fois le travail achevé, pour boire une bière ou deux et parfois beaucoup plus. En fait, c'était la première fois que je m'y asseyais alors que le soleil était encore si haut dans le ciel.

C'était le seul arbre que comptait ma grande propriété. Tout le reste n'était que champs de blé et terres en jachère au milieu desquels ma maison était posée. Les épis de blé commençaient à prendre des reflets dorés et très vite les premiers touristes s'arrêteraient sur le bas-côté pour prendre en photo cette petite maison noyée dans un champ d'or chahuté par les vents ; précieux souvenir de vacances en Provence.

La file de véhicules était particulièrement longue et le chahut des klaxons bien plus fort que d'ordinaire. Cela devait faire presque dix minutes que les voitures n'avaient pas avancé et les conducteurs commençaient à s'impatienter. La route était surélevée d'un bon mètre par rapport au niveau de mes champs. Aucun arbre ni buisson ne poussait dans la pente qui reliait l'asphalte aux premiers plants de blé, si bien que je pouvais voir sans peine les visages ruisselants des automobilistes. L'un d'eux, exaspéré par tant d'attente, était même sorti de son véhicule et s'éventait avec un magazine. Son visage était d'un rouge éclatant à faire pâlir d'envie les vacanciers des sports d'hiver. Cette scène m'amusait grandement et je prenais un malin plaisir à voir tant d'andouilles littéralement griller dans leurs voitures. Les minutes passaient et la file restait immobile tandis qu'aucune voiture ne la dépassait dans l'autre sens.

— Encore un de ces crétins, pensai-je à voix haute.

La route permettait d'accéder à une bretelle d'autoroute quelques kilomètres plus loin et la jonction était connue dans la région pour être particulièrement dangereuse. La presse régionale s'octroyait régulièrement les pouvoirs de la Mort et étalait en place publique le décès des jeunes, et des moins jeunes, qui finissaient par se planter au milieu de la voie. Ces accidents faisaient même souvent la une et avaient le don d'égayer mes journées. En travaillant, je pensais à ces idiots qui se tuaient sous prétexte d'avoir voulu gagner quelques misérables minutes chez eux en accélérant vainement. Ils n'avaient gagné qu'un aller simple pour le cimetière. La compassion n'était pas mon fort.

En parlant d'imbéciles, une Mercedes, bloquée depuis de longues minutes, empruntait à présent la seconde voie à contresens dans l'espoir de dépasser ses compagnes d'infortune un peu plus loin. Elle fila et bientôt disparut. L'automobiliste moyen n'étant pas beaucoup plus malin que ses congénères, d'autres décidèrent de faire de même et très vite, la file se divisa en deux ; pour rien. Après quelques minutes seulement, les deux colonnes de véhicules étaient tout aussi immobiles et il était maintenant impossible de faire demi-tour. L'exaspération gagnait en intensité et le spectacle devenait de plus en plus intéressant.

Presque tous les conducteurs étaient sortis de l'enceinte étouffante de leur voiture. Certains s'étaient assis du côté ombragé de leur automobile, d'autres s'étaient regroupés pour discuter et se plaindre tandis que les plus énervés braillaient au téléphone. Monsieur Tomato avait regagné sa voiture et se tenait la tête entre les mains. Il semblait endormi. Voyant qu'ils étaient coincés, quelques automobilistes avaient cédé à l'hystérie et semblaient prêts à jouer des poings. La tension montait entre les plus véhéments et je prenais les paris dans ma tête quand le premier cri résonna. Un cri de femme, strident et effrayant. Il était à peine perceptible tant le ramdam des

autoradios et des discussions était fort, les moteurs ayant eux été coupés depuis longtemps.

Pourtant, tous les regards se portèrent au loin ; certains conducteurs semblaient inquiets et d'autres faisaient déjà état de leurs hypothèses sur ce qui venait de se passer. Pour moi ce n'était rien d'autre qu'une bonne femme qui avait pété les plombs, quoi de plus habituel ? Mais lorsque de nouveaux hurlements, plus proches se firent entendre, le doute me gagna. Les radios se turent et presque tous les automobilistes regagnèrent leur siège. Les quelques téméraires qui avaient préféré rester à l'extérieur s'étaient regroupés entre les deux files, au milieu de la chaussée.

L'atmosphère s'emplit alors du bruit de moteurs de motos qui remontaient la route en sens inverse. Au départ, seul le brouhaha mécanique de leur machinerie se fit entendre mais très vite les premiers engins apparurent, se faufilant tant bien que mal entre les véhicules. Ils fonçaient à toute vitesse et manquaient de tomber à chaque embardée. Les automobilistes qui étaient restés en dehors de leurs voitures coururent se réfugier en bord de route pour ne pas être fauchés par la frénésie des motards. Le flot de motos était impressionnant, comme si tous les travailleurs qui se rendaient ainsi à leur boulot le matin et qui s'étaient retrouvés bloqués dans le bouchon avaient décidé de faire demi-tour au même instant, mus par un instinct de survie bestial. Ils me rappelaient ces animaux que l'on voyait bondir de toutes parts à la télévision lorsque l'on nous montrait des images des incendies qui ravageaient si souvent la région.

De son côté, monsieur Tomate semblait être sorti de sa torpeur. De grandes gouttes de sueur ruisselaient sur son visage et les muscles de son cou se contractaient étrangement. Indifférent à la vague motorisée qui entourait sa voiture, il ouvrit violemment sa portière et se dégagea de l'enfer ardent de sa carrosserie. Le choc fut terrible.

Monsieur Tomate avait été projeté près de cinq mètres plus loin, le visage criblé par le verre de la vitre qui avait explosé sous l'impact. Il ne bougeait plus et une mare de sang commençait à se former sous son corps. La tête du motard avait violemment heurté la portière et pendait mollement dans un angle peu naturel. La scène était terrible et les deux hommes étaient très certainement morts sur le coup.

Ceux qui s'étaient réfugiés sur le bas-côté se précipitèrent alors pour leur porter secours tandis que les dernières motos, bloquées entre les deux files de véhicules au cul à cul, avaient été jetées au sol par leurs propriétaires qui s'enfuyaient en courant. La tension était palpable et deux petits groupes s'étaient formés autour des deux victimes. Une femme, visiblement à bout de nerfs, balança son téléphone contre le bitume et beugla :

— Ils me disent que toutes les lignes sont occupées, on ne peut rien faire !

— Même chose pour moi, confirma un autre conducteur. Impossible de joindre les pompiers ou la police.

— Pourquoi ces enfoirés de motards ne se sont pas arrêtés ? Qu'est-ce qui leur a pris ? demanda une jeune femme qui peinait à cacher sa colère. Comment peut-on abandonner deux personnes comme ça ? Merde !

— Ils sont morts, soupira un homme qui venait d'examiner les deux dépouilles et de retirer le casque du motard. On ne peut plus rien faire, alors tâchons de nous calmer.

Depuis mon alvéole de fraîcheur qu'un homme normal aurait depuis longtemps quittée, j'avais un angle de vue parfait sur le corps du motard qui pendait aux restes de la portière de monsieur Tomate. Ma bière était presque finie et plus cette histoire avançait, plus je me disais que j'en méritais bien une deuxième. Mais la dernière gorgée me fut presque fatale. Lorsque la tête sérieusement amochée de monsieur Tomate émergea de derrière le véhicule qui masquait son corps jusque-là, je faillis m'étouffer.

Je fus d'abord scié qu'un homme puisse se relever d'un tel choc et avec des blessures pareilles mais je compris bien trop vite que monsieur Tomate était déjà loin. Le visage de l'homme qui avait annoncé son décès se décomposa lorsqu'il le vit se tenir devant lui comme si de rien n'était. Mon appréhension grandit lorsqu'une nouvelle série de cris, toujours plus proches, se fit entendre. À ce moment-là, le monde tel que je le connaissais se fit la malle.

À peine les hurlements avaient-ils cessé de résonner que monsieur Tomate s'était élancé sur l'homme et tentait de lui arracher la jugulaire avec les dents. Parmi la dizaine de personnes qui avaient essayé de secourir les blessés, seules deux tentèrent de s'interposer. La victime de monsieur Tomate gémissait tandis que ce dernier avait profondément enfoncé ses dents dans sa chair. Elle le frappait de toutes ses forces, mais celles-ci commençaient à la quitter alors que son sang coulait à grand flot. Les deux hommes parvinrent finalement à arracher monsieur Tomate, mais il était déjà trop tard, sa victime agonisait dans un borborygme odieux et s'effondrait au sol.

Monsieur Tomate était incontrôlable et il ne tarda pas à prendre le dessus sur ses assaillants. La panique était à son comble et des cris fusaient de toutes parts. Les moteurs avaient été redémarrés et chacun essayait tant bien que mal de pousser les autres véhicules afin de faire demi-tour ; la manœuvre était vouée à l'échec tant ils étaient nombreux. Guidés par la folie et par la peur, les premiers automobilistes quittèrent la route pour tenter de passer à travers champs. Certains, par manque de vitesse, finirent bêtement bloqués par le petit canal d'une cinquantaine de centimètres de largeur qui bordait la route en contrebas du terre-plein sur lequel elle était bâtie. D'autres, souvent ceux avec les plus grosses voitures, parvinrent à surmonter l'obstacle et s'élançaient à présent au milieu de mes champs dans un ballet anarchique. Ils fusaient tout droit puis changeaient de direction subitement, fauchant mes blés et détruisant des heures de travail dans leur folie.

Je regardais ce désastre bouche bée, incapable de comprendre comment on avait pu en arriver là en quelques minutes. L'agréable goût et la fraîcheur de ma bière avaient laissé place à une sensation étrange. La bouche pâteuse, je me relevai, envoyant valser ma chaise contre le sol et renversant mon verre, qui roula lentement sur la table avant

de se fracasser par terre. Peu importait, il y avait plus grave : une large partie des automobilistes se dirigeait maintenant vers mon domicile. Je courus aussi vite que ma cheville me le permettait et entrai précipitamment dans la maison. Je refermai immédiatement la porte derrière moi, tournai tous les verrous et m'autorisai trois secondes pour réfléchir et reprendre mon souffle, qui venait déjà à me manquer. Je ne pouvais pas recevoir tous ces gens chez moi, il était hors de question qu'ils entrent ici. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait et le doute qui me submergeait me rendait incapable d'agir avec clairvoyance, mais une seule certitude s'imposait : si une personne devait survivre à cette folie, ce serait moi.

Mon isolement et mon métier m'avaient toujours poussé à ne m'occuper que de moi-même et faire appel à une aide extérieure m'apparaissait comme une idiotie. Je décidai tout de même de tenter d'appeler la police mais lorsque je décrochai le combiné du téléphone, son silence grave et inquiétant me convainquit d'agir uniquement pour sauver ma peau.

Seulement quelques secondes s'étaient écoulées depuis mon arrivée dans la maison et déjà les premiers fuyards déboulaient dans la cour en criant de les laisser entrer. M'avaient-ils aperçu depuis la route ? Savaient-ils que je me trouvais là ? Aucune importance. Je me jetai sur l'interrupteur de commande des volets roulants. Depuis que j'avais été cambriolé, plusieurs années auparavant, je les avais fait installer au rez-de-chaussée pour protéger la maison lors de mes courtes nuits. Cela m'avait coûté une fortune et quelques heures de mon temps à devoir supporter la présence de ces maçons abrutis mais, au moins, je n'avais plus à fermer chaque soir les vieux volets de bois, dont le grincement m'agaçait tant. Lorsqu'ils amorcèrent leur descente dans un silence plus que parfait, les cris s'amplifièrent dans la cour, et la quinzaine de personnes qui venait d'y pénétrer ne tarda pas à marteler ma porte. Incapable de voir ce qui se passait à l'extérieur, je courus à l'étage. Il fallait que je sache ce qui s'y tramait si je souhaitais organiser ma défense et empêcher ces inconnus de fouler le sol de ma noble demeure.

Je me précipitai dans la salle de bain dont une des fenêtres, la plus petite, donnait juste au-dessus de la porte principale. Elle était bien trop haute pour que je puisse voir quoi que ce soit sans monter sur les toilettes. J'escaladai alors les W.-C. et glissai ma tête à l'extérieur. Ce que je vis faillit me faire hurler. La folie avait laissé place à l'apocalypse et mes champs semblaient avoir été rasés par une armée en furie. Les voitures s'entassaient dans tous les sens, certaines retournées sur le bas-côté de la route. Sous mes yeux, l'une d'elles vint percuter, dans une pluie d'étincelles, le poteau électrique qui soutenait les câbles qui alimentaient la maison depuis la route. Les gaines furent arrachées par la violence du choc et tombèrent mollement dans les épis de blé. Par chance, aucun incendie ne se déclara mais je me retrouvais privé d'électricité.

Des gens fuyaient à travers champs ou couraient sur la route, loin du carnage qui s'étalait sous mes yeux, mais la majorité continuait à affluer vers mon domicile, dernière lueur d'espoir pour beaucoup. Mais le plus terrible était ces hommes et femmes qui pourchassaient les fuyards. Comme monsieur Tomate, ils semblaient n'avoir qu'un but : tuer et se repaître de la chair de leurs victimes. Monsieur Tomate était au premier rang et sa folie meurtrière n'avait pas cessé depuis sa première attaque. Il attrapa par les cheveux une jeune femme qui tentait de fuir. Son geste était d'une incroyable rapidité et d'une violence extrême, si vif qu'il arracha une pleine poignée de cheveux du crâne de sa victime qui s'effondra dans un cri d'effroi et de douleur. Il ne tarda pas à lui mordre le visage en l'immobilisant sous tout son poids. Elle ne se laissait pas faire et tentait de le repousser, en vain. Monsieur Tomate mâchonnait déjà un morceau de joue. Elle enfonça l'un de ses doigts dans l'œil de son agresseur qui, dans l'indifférence la plus totale, resserrait toujours plus son étreinte. La jeune femme cessa bien vite de se battre lorsque le monstre, abandonnant la douceur des joues de sa proie, lui dévora le cou. Cette scène se répétait partout, sans discontinuer, et les prédateurs semblaient de plus en plus nombreux.

Lorsque j'aperçus la première victime de monsieur Tomate en train de pourchasser un adolescent, je compris que j'aurais bientôt affaire à un problème de masse. La chair de son cou pendait de manière indélicate et son sang avait en grande partie quitté son corps, laissant une grosse mare sur la route, à plus d'une quarantaine de mètres à présent. Comment pouvait-il encore bouger ? Cet homme était mort et pourtant il déambulait au milieu de mes champs, prêt à fondre sur les automobilistes apeurés. Cette folie, qui s'affranchissait des barrières de la mort, était-elle contagieuse ?

Pour confirmer mes soupçons, la jeune femme dont monsieur Tomate s'était désintéressé s'était relevée et se dirigeait elle aussi vers la foule qui s'était accumulée derrière ma porte. Ils devaient bien être une vingtaine à foncer ou à se traîner vers ce cheptel de brebis sans défense. Une trentaine de personnes tentaient à présent d'entrer mais fort heureusement ma porte tenait bon. Un homme avait saisi une bûche du tas de bois entassé le long de la façade principale et s'acharnait sur l'un des volets roulants. Chaque coup laissait une marque sinistre sur le volet et il ne faisait guère de doute qu'il romprait bientôt. Je n'eus pas même le temps d'intervenir : les premiers fous atteignaient déjà le groupe.

Un homme avait été jeté au sol par l'un d'eux qui tentait de le mordre. Il lui enserrait le cou afin de l'empêcher de s'approcher mais commençait à faiblir. La distance entre la vie et la mort était faible, et aucune aide ne se présentait. Apeurés et acculés, les autres fuyards se contentaient de le regarder tandis qu'un nombre toujours plus grand d'ennemis approchait. Réagissant enfin, ils finirent par se saisir de morceaux de bois et tentèrent de se défendre. L'homme à la bûche avait montré l'exemple en fonçant sur un adversaire et en lui assénant un violent coup au visage. Un horrible craquement avait accompagné ce geste et une large partie de la face du fou avait été arrachée. Son nez, broyé par le choc, n'était plus qu'un amas sanglant et sa joue était couverte d'éraflures de

profondeurs inégales. Le sang coulait allègrement de ses plaies mais cela n'y faisait rien. Déséquilibré par son attaque, l'homme à la bûche ne put empêcher son adversaire de lui saisir le bras dans une étreinte mortelle. Les coups plurent sur la créature sans jamais la faire lâcher et sa victime ne tarda pas à être mordue à son tour.

Alors que les hommes et femmes qui se trouvaient sous mon poste d'observation étaient jusque-là en surnombre vis-à-vis de leurs assaillants, ils ne tardèrent pas à se retrouver dominés par une quarantaine de monstres. Il était clair maintenant que se faire mordre signifiait rejoindre les rangs de cette armée des ténèbres. En deux minutes à peine, il en fut presque fini de cette poche de résistance, incapable de se défendre avec un simple bout de bois. Pourtant, quelques forcenés gisaient au sol, les crânes transformés en une bouillie infâme d'os, de sang et de cervelle. Le spectacle était répugnant.

Je pensais que les fous partiraient une fois leur mission macabre accomplie mais ils fixaient à présent la façade, les yeux rivés à quelques mètres à peine de la fenêtre par laquelle j'assistais à l'effroyable scène. Mais ce n'était pas moi qu'ils regardaient avec une telle avidité : un homme était parvenu à escalader le mur en s'agrippant aux vieilles pierres de la maison. Il était presque arrivé au niveau d'une ouverture du premier étage. Je courus dans la pièce voisine, ouvris grand la fenêtre et lui tendis la main. Lorsqu'il la saisit, je le hissai de quelques centimètres avant de le jeter en contrebas dans la fosse aux lions. Son « enfoiré » n'eut pas le temps de franchir le seuil de ses lèvres qu'une pluie de bras s'abattait sur lui et le mettait en pièces. Et c'est alors, le dernier survivant tombé, qu'ils commencèrent à s'intéresser à moi.

Ils tournèrent presque simultanément la tête dans ma direction, leurs yeux vitreux et démoniaques m'évaluant avec un appétit insatiable. Je refermai la fenêtre et me laissai tomber au sol. Ma nuque reposait sur l'encadrement de la fenêtre et je parvenais à ressentir les battements de mon cœur à cet endroit très précis de contact du bois avec ma peau. J'avais l'impression qu'il allait exploser dans une ultime palpitation, me laissant inerte sur le parquet dans cette chambre d'amis que j'appréciais tant lorsque ma famille me visitait encore. J'avais fait des choses critiquables dans ma vie, mais tuer un homme était une grande première.

Je tentai de me convaincre que je n'y étais pour rien, que la force des événements m'y avait poussé. Après tout, mes dents n'étaient pas couvertes du sang de cet inconnu, seuls les monstres qui arpentaient la cour et tentaient d'entrer, s'étaient délectés de cette sordide liqueur. Ce n'était décidément pas le moment d'avoir des remords. Pourtant, en lui attrapant la main, je lui avais injustement offert le luxe de l'espoir. Il n'était pas un simple visage beuglant de lui venir en aide comme les autres, il était cet homme suspendu à ma façade qui, saisissant ma main sans hésitation, avait placé toute sa confiance en moi. Je ressentais encore l'empreinte de ses doigts sur ma peau, la poigne ferme et vigoureuse que j'avais rejetée. Je me dégoûtais et pourtant je savais que mon choix était le bon. Il m'aurait été impossible de gérer une telle situation avec un inconnu chez moi sur lequel je n'aurais pas pu compter. Il valait mieux qu'il soit mort, cela lui évitait d'avoir à connaître l'étendue de la folie qui traversait, sans que je ne le sache encore, le monde entier.

Je tâchai alors de me calmer et de contenir l'envie de vomir qui se faisait de plus en plus présente dans ma gorge, conscient de l'importance d'agir vite et de barricader la maison. En bas, les fous grattaient les volets et projetaient violemment leurs corps contre la porte et les murs avec l'espoir de pouvoir enfin s'adonner à leur objectif de mort en éparpillant mes restes dans mon logis.

Je décollai mon dos du mur et, à quatre pattes, tentai d'attacher mon regard à un endroit précis du sol. Mes yeux fuyaient d'un point à un autre, incapables de s'arrêter, et m'empêchaient d'avoir les idées claires. La poussée d'adrénaline qui m'avait permis d'agir jusque-là me clouait maintenant à terre. Haletant, je repérai un nœud de bois sur le plancher, juste à côté du pouce de ma main gauche, et commençai à le fixer. Au moindre son de raclement provenant de l'étage inférieur, mon regard s'échappait et la clarté de mes pensées avec lui. Il fallait que je me ressaisisse et vite. Je fis le vide dans mon esprit, créant un monde bipolaire autour de moi : le nœud et moi. Je m'imaginai isolé dans un univers où la seule chose qui compterait vraiment serait ce nœud de bois. Je me concentrai sur cette étrange irrégularité au milieu des lattes de chêne du plancher et parvins peu à peu, en m'intéressant à ses reliefs, à ses courbes et à ses couleurs, à apaiser mon esprit. Je repris doucement mon calme et les battements de mon cœur ralentirent. Je restai quelques minutes sans ciller et les yeux commencèrent à me piquer et à s'embrumer d'une fine couche de larmes. J'avais retrouvé mes esprits et j'étais prêt à agir.

Très vite j'en vins à la conclusion qu'il m'était impossible de sécuriser le rez-de-chaussée, les volets céderaient bientôt et je ne pouvais condamner toutes les issues à temps. Je n'avais d'autre choix que de me retrancher à l'étage et de barricader l'unique escalier qui y menait. Cela serait facile. Mais avant, il fallait que je me dépêche de récupérer en bas tout ce qui me serait utile. Je courus à la salle de bain, bouchai le siphon d'évacuation de la baignoire et laissai couler l'eau.

Je me précipitai ensuite dans les escaliers. Les marches craquèrent sinistrement et ma douleur à la cheville revint avec une extrême vivacité. Je l'avais presque oubliée. Mais le temps pressait. Lorsque j'arrivai dans l'entrée, les fous redoublèrent d'efforts contre les minces protections de la maison, comme s'ils avaient senti ma présence. Certains volets roulants laissaient déjà passer de plus ou moins larges rayons de soleil dans le sombre intérieur. Je filai dans la cuisine, toujours aussi bien rangée et impeccable, et ouvris les tiroirs, récupérant les plus gros couteaux que je possédais. Je m'attaquai ensuite au cagibi contigu. Je m'acharnai sur l'interrupteur, maudissant l'obscurité de la petite pièce, avant de me souvenir que le courant avait été coupé. L'ampoule pendait toute nue au bout de sa douille sans même un lustre pour l'habiller et refusait de s'allumer.

Je n'avais jamais pris soin d'arranger ce débarras et il me servait à entreposer toutes sortes de choses : de la nourriture au matériel de bricolage de secours. À tâtons, j'allai à l'essentiel et remplis un grand sac qui traînait là avec toutes les denrées qu'il me serait facile de conserver quelques jours à l'étage : boîtes de conserves, pâtes, bocaux de pâté... Ceci fait, je récupérai une boîte de clous et un marteau puis m'enfonçai un peu dans le cagibi à la recherche de mon cher réchaud à gaz, celui qui m'avait sauvé plus d'une fois, lorsque d'abondantes chutes de neige m'avaient laissé sans courant l'hiver. Je ne parvenais pas à le trouver. Je fouillai le tas d'objets qui encombraient le fond de la petite pièce, poussai la vieille planche à repasser qui laissa s'échapper un nuage de poussière, écartai sans ménagement les cartons remplis de bibelots dont je n'avais plus l'usage, jusqu'à la voir.

Elle était là. La vieille pétoire de mon père. Je l'avais récupérée à sa mort ; son fusil de chasse fétiche. Un objet de mort sans intérêt selon moi, mais une arme si importante pour mon père que je l'avais gardée jusque-là, au fond du cagibi, dans sa robe grise de poussière. Je l'attrapai par le canon et tirai jusqu'à ce que la crosse émerge du tas bordélique qui la masquait. En la ramenant vers moi, je renversai l'un des sacs plastiques qui la retenaient. Deux cartouches en sortirent. Elles roulèrent et vinrent se terrer entre deux autres sachets bien remplis. Je déposai le fusil contre la porte du cagibi, et me concentrai pour les retrouver avant de les glisser dans ma poche. En me penchant pour les attraper, j'aperçus mon réchaud à gaz. Parfait. Je rassemblai mon butin et le traînai tant bien que mal au pied de l'escalier.

Le sac était encombrant, fort des réserves qu'il contenait. J'avais de quoi tenir une bonne semaine, en attendant que quelqu'un ne vienne s'occuper des monstres qui continuaient inlassablement leur assaut. En l'absence de bandoulière, le fusil me compliquait la tâche et j'avais du mal à maintenir d'une main l'arme et le réchaud.

Alors que j'avais déjà gravi les premières marches pour porter le tout à l'étage, je me rendis compte que j'avais oublié de prendre mon briquet. Je fonçai à la cuisine pour le récupérer, abandonnant tout mon barda, mais m'arrêtai brusquement en chemin. La petite vitre qui surmontait la porte arrière de la maison me laissait voir un spectacle dramatique : une femme et sa fillette, deux fous à leurs trousses. Dans un ramdam énorme, un camping-car gigantesque apparut dans mon champ de vision. Il traversait mes champs en trombe. Et sans ralentir, il percuta les deux monstres avant de séparer l'enfant de sa mère.

Le véhicule continua sa course folle, emportant avec lui le corps de la femme qui gisait sur son capot, le visage ensanglanté et le corps retourné dans une position impensable. Dans un dernier sursaut d'amour et d'instinct maternel, la mère avait eu l'intelligence de lâcher la main de sa fille quelques dixièmes de secondes avant l'impact. Cela avait très certainement sauvé la vie de l'enfant. Mais pas pour longtemps : la fillette, qui ne devait pas avoir plus de sept ou huit ans, s'était étalée de tout son long sur le sol, les genoux en sang, une expression d'horreur sur le visage, incapable de voir la menace qui s'approchait d'elle à grandes enjambées.

Chapitre 2 – Les pleurs de la penderie

— Putain ! m'exclamai-je.

En quelques secondes, j'avais pris ma décision. Je récupérai le fusil, tournai la clé dans la serrure et me précipitai dehors en essayant tant bien que mal de glisser les deux cartouches dans le magasin. La dernière fois que j'avais manipulé une telle arme remontait à presque quarante ans, lorsque mon père m'avait amené à la chasse. J'avais trouvé cette journée abominable et en avais gardé une profonde aversion pour cette activité barbare. Mais il me faudrait faire avec, si je tenais à sauver ma peau et celle de cette pauvre gamine.

Je ne comprenais pas ce qui me poussait à foncer tête baissée de la sorte et à risquer ma vie pour une enfant que je ne connaissais pas. Il y a quelques minutes, je sacrifiais sans sourciller tout un groupe d'innocents et envoyais brûler dans les flammes de l'enfer un pauvre malheureux. À présent je jouais les héros. De toute façon, je ne pouvais plus reculer. Ma décision avait été prise et ma vie reposait maintenant sur cette carabine. Si jamais le coup ne partait pas, il en serait fini de moi.

Plusieurs monstres, attirés par le boucan, se dirigeaient vers la fillette ; certains couraient et d'autres se traînaient avec une lenteur exaspérante. Je devais à tout prix atteindre l'enfant avant les plus rapides. Je filais aussi vite que ma cheville me le permettait.

Un des fous approchait déjà dangereusement de la petite, la fixant de ses yeux opaques remplis d'un appétit féroce. Le fusil chargé, je levai le canon vers ma cible et fis feu. Incapable de stabiliser l'arme et n'ayant pas anticipé le recul, mon coup manqua de très loin la créature. Sans aucun entraînement, comment aurais-je pu atteindre une cible en mouvement à plus de cinq mètres, tout en me déplaçant ?

Elle ne s'intéressa pas à moi et continua sa course vers la petite fille. Si je voulais faire mouche, je n'avais d'autre choix que de me placer entre elle et la fillette et de l'abattre de face. Je devais tenter le coup. Et, si jamais j'échouais, j'aurais encore la possibilité de retourner m'abriter le temps que le monstre la dévore.

J'écartai rapidement cette pensée et fonçai. Le fou allait s'abattre sur la petite qui restait immobile, allongée sur le sol, quand je pris position. Le temps d'une demi-seconde, je tâchai d'ajuster mon tir. Deux mètres seulement me séparaient de ma cible, mais ils me semblaient d'une longueur infinie, la distance entre la vie et la mort d'une gamine prostrée, le cœur brisé par la mort tragique de sa mère et par le déferlement des enfers qui l'entourait. Le coup partit et atteignit le forcené en plein visage. Le choc fut efficace et laissa mon adversaire avec un moignon sanglant, mélange d'os, de cartilage et de chair brûlée à la place de la tête. Il s'effondra sur la fillette qui poussa un petit cri aigu. Je me jetai sur elle, lui saisis le poignet sans ménagement et la tirai vers moi en écartant le corps sans vie :

— Dépêche-toi ! lui criai-je.

Si mon objectif avait été de la rassurer d'une voix tendre et apaisante, l'urgence de la situation m'avait fait hurler. J'étais persuadé qu'elle resterait au sol encore plus terrifiée et que je devrais la traîner jusqu'à l'intérieur, pourtant, elle se releva presque immédiatement au son de ma voix et referma sa petite main sur mon poignet, ne parvenant pas à en faire le tour de ses doigts si frêles. Je me retournai pour regagner la maison quand le monstre le plus proche arriva à notre niveau. Je dégageai vivement mon bras de la poigne de la petite, attrapai le canon encore chaud de mon fusil et envoyai violemment la crosse de l'arme dans la tête du fou. Sa mâchoire s'arracha dans un craquement sonore et un nuage rougeâtre de perles. Ce ne fut pas suffisant et, avec un rictus grotesque, le monstre se saisit fermement du fusil qu'il emporta avec lui dans sa chute. Mon arme, ce souvenir de mon père, était perdue. Je ne réfléchis pas davantage et l'abandonnai aux mains de cette chose sanguinaire. L'enfant me suivit tant bien que mal dans notre fuite désespérée.

Nous parcourûmes rapidement les quelques mètres jusqu'à la porte de derrière et nous engouffrâmes à l'intérieur. À peine avais-je refermé que des coups se firent entendre. Les fous massés devant l'entrée principale avaient été attirés par les coups de feu et avaient contourné le bâtiment afin de me pourchasser. Ils n'étaient pas les seuls. Un dernier coup d'œil au travers de la petite vitre de la porte me glaça d'effroi. Des dizaines de créatures convergeaient vers la maison depuis les champs. Non seulement le fusil était perdu mais je venais de sonner les cloches du dîner à plusieurs kilomètres à la ronde.

La porte de derrière n'était pas aussi solide que celle de devant et ils seraient bientôt à l'intérieur. Je courus avec l'enfant jusqu'au pied de l'escalier.

— Prends ça et monte te cacher là-haut, dis-je à la gamine qui s'empressa de grimper après avoir attrapé le réchaud que je lui tendais.

Je me précipitai à la cuisine et récupérai le briquet, le trouvant exactement là où j'espérais l'avoir rangé, dans le tiroir à coutellerie, logé entre deux opinels que je ne manquai pas de glisser dans ma poche.

Il fallait à présent que je mette mes défenses en place pour empêcher les créatures, qui ne tarderaient pas à envahir le rez-de-chaussée, d'accéder à l'étage. Installé dans un renfoncement, le petit escalier en colimaçon qui y menait était si pentu et étroit – ce que mes visiteurs m'avaient souvent reproché après l'avoir dévalé sur les fesses – qu'il me serait aisé de le condamner.

Mes yeux se posèrent alors sur la lourde armoire en chêne massif adossée au mur en face de l'escalier. Elle me servait à stocker tout un tas de vieilleries et surtout des livres et magazines anciens. Cela faisait des années que je

n'avais pas rangé son contenu et je me contentais de l'ouvrir de temps à autre pour y entasser de nouveaux objets voués à l'oubli. Elle était si remplie et imposante que je ne voyais pas comment je pourrais la déplacer, et pourtant il le fallait : elle était parfaite, exactement de la largeur qu'il fallait pour bloquer la cage d'escalier.

Sans hésitation, je me jetai au sol, plaçai les pieds contre le mur sur lequel reposait l'armoire, glissai mes doigts derrière le meuble et tirai de toutes mes forces. Il bougea. Ma douleur à la cheville était cuisante et je me retenais de gémir à chaque effort mais je tenais bon. Je répétai rapidement l'opération de l'autre côté de l'armoire de manière à la faire avancer en quinconce, quelques centimètres d'un côté puis autant de l'autre. Elle était presque arrivée à sa destination finale, où elle boucherait l'accès complètement, lorsque les coups sur la porte devinrent de plus en plus violents. La petite vitre venait d'être brisée et j'entendais distinctement les raclements et les bruits odieux des créatures. Je m'accroupis derrière le meuble, m'assis dos contre l'armoire et posai les deux pieds contre le mur avant de pousser dans un ultime effort : elle était enfin en place.

Je me retrouvai alors bêtement coincé par mon propre stratagème. Dans ma précipitation, je n'avais même pas pensé qu'il aurait mieux valu pour ma vie que je sois de l'autre côté de l'obstacle. Je maudissais ma bêtise lorsque j'entendis la porte céder et les monstres envahir l'intérieur. Soudain, mon problème n'en fut plus un et mon corps trouva de lui-même la solution. Je me jetai instinctivement contre les portes de la lourde armoire de presque deux mètres et me hissai à son sommet en quelques secondes, me glissant dans le mince espace au-dessus du meuble. Je me faufilai tant bien que mal et me laissai retomber dans la cage d'escalier. Une main m'agrippa brutalement la jambe et dans un cri d'effroi je parvins à me dégager. Un des monstres s'était déjà engouffré sous les marches et tentait de m'attraper. Je saisis le sac de matériel et montai en courant alors que les fous s'attaquaient déjà à ma barricade. Ils tapaient vigoureusement dessus sans réussir toutefois à la faire bouger. Sa base était lestée par des kilos de livres et de magazines et ils ne parviendraient certainement pas à la faire basculer en la frappant ainsi sans coordination.

Je l'avais échappé belle mais il fallait encore que je renforce ma défense. Arrivé en haut, je me débarrassai de mon sac et, sans perdre un instant, attrapai tout ce qui me passait sous la main et le lançai dans l'escalier. En bas, l'armoire faisait office de barrage, retenant les objets victimes de ma frénésie. Les plus gros d'entre eux empêchaient les plus petits de tomber entre les marches. Très vite, différents meubles de l'étage furent engloutis dans cet espace. Jamais une telle pagaille ne s'était installée chez moi. Le sol était jonché de feuilles déchirées, de bibelots cassés, d'éclats de différents objets fracassés. J'avais jeté presque l'intégralité du contenu de la pièce la plus proche : étagères, livres, lampes, cadres, tapis, petit mobilier. En à peine cinq minutes, dans un va-et-vient incessant et éreintant, j'avais littéralement rempli la cage d'escalier. Je n'avais aucune certitude quant à la solidité de cette barricade mais j'espérais que, ne voyant plus de passage bien distinct, ces créatures cesseraient leur acharnement. Je décidai malgré tout de condamner également l'arrivée de l'escalier à l'étage.

Je décrochai les portes de ma chambre et de celle que j'avais pillée et les superposai de manière à bloquer intégralement l'accès aux marches. Mon marteau et des clous firent le reste, finissant d'installer cette ultime protection. Nous étions prêts pour le siège.

Je me laissai doucement glisser sur le sol dans le couloir, le dos appuyé contre le mur. Un sentiment de sérénité m'avait envahi en quelques secondes à l'idée de ne plus être la cible immédiate de ces monstres et la pression se dissipait peu à peu. La fatigue que j'avais accumulée jusque-là envahit alors mon corps. Tout cela n'avait duré que quelques minutes et pourtant j'avais l'impression d'avoir couru un marathon ou d'avoir travaillé plusieurs jours de suite sans jamais dormir. Mes muscles palpitaient vigoureusement et les larges gouttes de sueur qui glissaient sur ma peau dessinaient des lignes marron sur mon visage en emportant la crasse qui s'y était déposée lors de mon remue-ménage. La chaleur n'arrangeait rien. Je me sentais épuisé et dégoûtant et j'étouffais intérieurement. J'étouffais vraiment. J'avalai une grande bouffée d'air, me rendant compte que j'avais retenu ma respiration depuis le moment où je m'étais assis. Je m'étais plongé dans une sorte d'apnée pour me couper de tout et permettre à une partie de la pression qui m'avait submergé de se dissiper. Je laissai mes poumons réclamer leur dû. L'air qui s'y engouffrait était d'une chaleur étouffante.

L'été, je ne dormais quasiment jamais dans ma chambre, à l'étage, tant la température y était insupportable. Située juste sous les toits et mal isolée, j'avais pris pour habitude de surnommer cette partie de la maison : la serre. Je ne pus m'empêcher de penser que je devrais peut-être reconsidérer ce nom et le changer en prison, ou en mausolée.

Je mis cette sinistre idée de côté, me relevai et me dirigeai vers la salle de bain au bout du couloir où la baignoire commençait tout juste à déborder. Il fallait que je me rafraîchisse et que j'ôte cette couche de saleté qui me couvrait le corps. Je coupai le robinet, mettant fin au léger filet d'eau qui coulait sur les carreaux au sol. J'étais arrivé à temps pour éviter que tout ne soit inondé et que le faux plafond à l'étage inférieur ne soit taché. Mais je n'avais plus aucune raison de m'inquiéter de ce genre de problème. La baignoire remplie, je disposais à présent de plus de cent cinquante litres d'eau potable. De quoi boire, cuisiner et me laver le temps que les secours arrivent et que les comiques du gouvernement se décident enfin à faire quelque chose.

J'attrapai une petite bassine dans le bloc de rangement blanc situé sous le lavabo, la remplis d'eau puis ôtai mon vieux T-shirt trempé de sueur. Il était déchiré à certains endroits et mon corps témoignait également de ces accrocs par une multitude de petites griffures. Elles étaient toutes superficielles mais il conviendrait de bien les nettoyer. Ce n'était pas le moment de risquer un quelconque problème d'infection.

J'humectai un gant de toilette et me le passai sur le visage. Sa fraîcheur était agréable et contribuait à me clarifier les idées. Mon esprit divaguait alors que je frottais inlassablement le gant de mon front jusqu'au creux de mon cou dans une caresse apaisante. Je le rinçai et le laissai de nouveau déambuler sur mon visage afin d'en ôter les dernières couches de crasse lorsque je me souvins que je n'étais plus seul. Dans l'action, j'avais complètement oublié qu'une gamine, comme je le lui avais brusquement ordonné, s'était cachée quelque part à cet étage. Torse nu, je quittai la salle de bain et, l'esprit de nouveau confus, tâchai de trouver l'enfant. Je l'appelai :

— Petite, tu n'as plus rien à craindre, tu peux sortir de ta cachette.

Je ne savais pas vraiment quoi dire et je tentais de prendre la voix la plus douce possible, chose peu aisée avec un long passé de fumeur derrière soi. Je n'osais pas crier par peur d'attirer encore plus l'attention de nos assaillants qui ne cessaient de faire du bruit en bas. Sans réponse, j'entrepris de fouiller chaque pièce.

Il n'y en avait que quatre à cet étage : la salle de bain avec sa petite lucarne qui donnait sur la cour intérieure mais qui devait sa luminosité à une plus grande fenêtre depuis laquelle on pouvait aisément accéder aux toits de la seconde aile de la maison qui me servait de garage et de zone de stockage ; la chambre que j'avais presque entièrement vidée pour combler l'escalier ; la chambre d'amis d'où j'avais jeté l'homme dans le vide et enfin ma chambre, la plus grande pièce de l'étage qui traversait le bâtiment de part en part et s'ouvrait à l'autre bout du couloir.

J'allais pénétrer dans la chambre d'amis lorsque je perçus de légers sanglots qui venaient de ma chambre. J'avançai lentement, franchissant le seuil, et entendis de nouveau les pleurs, qui tentaient d'être aussi discrets que possible. Ils provenaient de ma penderie. Sans en ouvrir la porte, je m'assis dos au meuble et cherchai ce que je pourrais bien dire. Je n'étais vraiment pas à l'aise dans une telle situation. Je n'avais jamais su reconforter mes proches dans les épreuves de la vie les plus douloureuses. Cette petite avait vu sa mère mourir dans des circonstances dramatiques et avait été poursuivie par des monstres assoiffés de sang. Le monde qu'elle connaissait et chérissait probablement en avait également profité pour se tirer. Je préférais la laisser seule pour le moment et surtout ne pas profaner sa cachette. Je tenais toutefois à ce qu'elle sache que j'étais là et que je ne lui voulais aucun mal. En la sauvant, j'avais en quelque sorte accepté de m'en occuper. C'était une décision que j'avais dû prendre en pleine action, sans même y réfléchir une demi-seconde, mais cela restait une décision que j'avais choisie. Et, si j'étais un bien mauvais psychologue, j'étais un homme qui assumait ses responsabilités. Je parvins alors à chuchoter quelques mots :

— Écoute, je sais bien que c'est très dur pour toi mais...

Mes mots semblaient sortir de mes lèvres et se dissiper dans l'air tant ils n'avaient aucune consistance. Je récitais le même blabla habituel, sauf qu'aujourd'hui j'y croyais encore moins que d'habitude. Mes paroles étaient vides de sens. Pourtant, je continuai :

— Ça va aller, ne t'inquiète pas.

Je me sentais stupide de lui réciter de telles conneries sachant que plus de cinquante forcenés tentaient d'atteindre le niveau supérieur de la maison pour nous dévorer vivants et qu'ils y parviendraient certainement. Je n'avais probablement fait que prolonger son existence de quelques heures, des heures de chagrin et de détresse. Mais je ne pouvais pas faire mieux. Je me relevai et ajoutai avant de sortir de la chambre, me souvenant qu'elle était légèrement blessée :

— Si tu veux te rafraîchir et nettoyer tes genoux, il y a une salle de bain à l'autre bout du couloir... tu n'as rien à y craindre.

Je quittai la pièce, conscient qu'elle resterait encore quelques heures dans la penderie, le temps de panser ses premières blessures mentales qui étaient bien plus douloureuses que ses genoux écorchés. Je me rendis dans la chambre d'amis et me laissai tomber sur le lit, épuisé.

Il n'était pas encore dix-huit heures et pourtant j'avais envie de rester là, de simplement fermer les yeux, de dormir sans jamais me réveiller, d'oublier ce qui se passait juste en dessous. Seules quelques lattes de bois me séparaient de l'enfer du rez-de-chaussée envahi par les fous qui émettaient des grognements de plus en plus sourds. Régulièrement, le fracas d'objets se brisant au sol résonnait dans toute la maison. Le bruit était incessant alors qu'ils tentaient toujours de monter. Malgré mon état d'extrême fatigue, j'étais incapable de m'assoupir. Le vacarme me vrillait les tympans et un sentiment d'insécurité émergeait de nouveau en moi. J'aurais pu mettre des boules Quies mais, même isolé du son de ces monstres, mon esprit n'aurait su s'affranchir de la vision du carnage que ces créatures avaient provoqué, ni oublier quel était leur unique objectif à présent : me dévorer, nous dévorer.

J'avais besoin de m'occuper, de faire quelque chose d'utile afin d'occulter, ne serait-ce que partiellement, la situation. Je décidai donc d'organiser notre survie car, si je gardais l'espoir que quelqu'un vienne à notre secours, je savais très bien qu'étant isolé je ne faisais certainement pas partie des priorités. Si nous devons tenir ce siège plusieurs jours, il ne fallait pas que j'aie le moindre doute quant à mes défenses. Or, j'imaginai aisément les monstres finir par renverser l'armoire, se glisser dans l'escalier, enfoncer mes barrières et nous écorcher vifs. Il fallait que j'empêche cela.

J'entrepris alors de bloquer les portes que j'avais clouées au sommet des escaliers afin de rendre toute poussée contre elles inefficace. Je pensai immédiatement à l'armoire en bois massif qui ornait l'angle de la chambre d'amis. Elle était parfaite, robuste, d'une largeur à peu près identique à celle du couloir et suffisamment haute pour coincer les deux portes superposées. Encore fallait-il que je parvienne à la sortir de la pièce, celle-ci ne passant pas par